

Ces médecins de demain

Santé

Quelles sont les attentes des futurs médecins ? Pourquoi se lancer dans de si longues études alors que le système de santé est dans la tourmente ? Des étudiants originaires d'Eure-et-Loir se confient sur leurs motivations et la manière dont ils voient leur futur métier.

Laurence Franceschina

laurence.franceschina@centrefrance.com

Ils sont l'avenir de la médecine. C'est, en tout cas, le métier auquel se destinent, sur les bancs des facultés de Tours (Indre-et-Loire) ou d'Orléans (Loiret), ces étudiants originaires d'Eure-et-Loir rencontrés fin février.

Qu'ils soient en première année comme Kandyce, en deuxième année comme Arthur ou en troisième année comme Tegwen, ils travaillent tous d'arrache-pied pour réaliser leur rêve d'enfant, une vocation qui s'est révélée plus tardivement, ou parfois une décision mûrement réfléchie. Tous motivés par le même désir : soigner les gens. Comment se projettent-ils dans un système de santé de plus en plus critiqué, y compris par les soignants eux-mêmes ? Quel exercice envisagent-ils après leurs études ? Ils témoignent.

Vocation

Pour Kandyce, Chartraine de 18 ans, en première année de licence Parcours d'accès spécifique santé (Pass) à l'université de Tours, la médecine est une vocation : « Petite, j'ai été suivie à l'hôpital pour une maladie. Cela m'a poussée à vouloir soi-

gner les gens. J'aimerais même devenir pédiatre. »

La jeune femme, qui a effectué ses études au lycée Notre-Dame de Chartres, s'est inscrite à la prépa proposée par l'établissement pour mettre toutes les chances de son côté et accéder à son rêve. « Je savais que la médecine n'était pas simple. Il faut vraiment avoir une grande motivation pour tenir, mais j'ai toujours adoré l'école. Alors, dix ans d'études, ça ne me dérange pas. »

Tegwen, Chartrain en troisième année de médecine à l'université de Tours, s'intéresse, lui aussi, à la santé depuis tout petit. « On soigne des gens et non des maladies. Ce qui me plairait le plus, c'est la cardiologie. Mais ce n'est qu'à partir de la quatrième année, le début de l'externat, que l'on peut se faire une idée réelle de ce que l'on veut faire comme spécialité. »

Arthur, lui, actuellement en deuxième année à l'université de Tours, a mûri son choix. Sa décision, il l'a prise alors qu'il était en terminale au lycée Marceau de Chartres :

« J'hésitais entre une prépa aux grandes écoles d'ingénieur et la médecine. Mais être médecin, ce n'est pas un métier artificiel : on soigne les gens et cela offre aussi de belles possibilités d'exercer à la fois en tant que praticien, chercheur et enseignant. »



LYCÉE NOTRE-DAME À CHARTRES. L'établissement propose une prépa aux études de médecine. Entre deux révisions, Arthur, en 2^e année de médecine (au fond) est venu discuter avec des 1^{ères} années, dont Kandyce (à droite).

Et comme le jeune homme a « toujours été très manuel », il pense s'orienter vers la chirurgie : « Je suis plus attiré par le

geste médical que par l'examen clinique. »

Formation

Alors que la désertification

médicale gagne du terrain, la fin du numerus clausus ne résoudra pas tous les problèmes, estiment les étudiants. « Il

Trois parcours différents mais une même motivation : soigner

AMÉLIE AKPÉDI

42 ans, étudiante infirmière

« Il y a des solutions à tout »

Plus jeune, Amélie Akpédi voulait devenir médecin.

« Mais je n'étais pas assez bonne en maths pour intégrer cette formation au Cameroun où je vivais à l'époque. » Elle se tourne alors vers des études de philosophie et, licence en poche, devient responsable d'établissement scolaire dans l'enseignement secondaire.

Aujourd'hui, à 42 ans, cette habitante de Mainvilliers termine ses études d'infirmière à l'IFSanité Chartres. Son diplôme obtenu, elle travaillera, dès juillet, pour les Hôpitaux de Chartres.

« J'ai déjà suivi une formation d'aide-soignante à l'IFSanité et j'ai effectué trois années de service en gérontologie, sur le site de l'hôtel-Dieu. J'étais employée en contrat à



durée indéterminée mais j'ai signé une rupture conventionnelle pour pouvoir passer le concours d'infirmière. »

Au cours de ses stages, Amélie Akpédi a pu constater les difficultés auxquelles sont confrontés les soignants, mais cela ne lui fait pas peur :

« Plus que les conditions de travail, c'est la pression à laquelle on est soumis qui est difficile. Mais j'ai une vraie passion pour ce métier et elle me permettra de surmonter ces difficultés. Cela ne m'empêchera pas d'aller de l'avant ; il y a des solutions à tout. » ■

FARIDA BENAMRA

55 ans, élève aide-soignante

« Passionnant, mais il faut être dévoué »

Élève aide-soignante, Farida Benamra est, à 55 ans, la plus âgée de sa promotion, à l'IFSanité Chartres, mais pas la moins motivée.

Cette habitante d'Épernon, fonctionnaire au ministère des armées depuis vingt-neuf ans, a pris un congé de formation professionnelle pour se reconverter.

« Les métiers du soin, c'est ma vocation prioritaire », confie celle qui y pense depuis de longues années et a accompagné, pendant onze ans, une personne en fin de vie. Même si les conditions d'exercice peuvent être difficiles, elle ne s'en inquiète pas :

« Après mon premier stage, en gérontologie psychiatrique à l'hôpital Henri-Ey de Bonneval,



j'étais toujours aussi motivée malgré mon heure de route, matin et soir. Aides-soignants, infirmiers, médecins, ils m'ont tous bien accueillie et soutenue. Quand le personnel est volontaire, on essaye toujours de trouver des solutions. »

Son diplôme en poche, Farida Benamra rejoindra l'hôpital d'instruction des armées Percy, à Clamart (Hauts-de-Seine) mais elle aimerait travailler au domicile de personnes âgées. « Ce métier est passionnant, mais il faut être dévoué. On ne le choisit pas par hasard. » ■

PIERRE MALVOISIN

26 ans, élève ambulancier

« On commence à être valorisé »

Pierre Malvoisin a un rêve : « Travailler au Smur. »

Après sa licence en éducation et motricité, ce Chartrain de 26 ans a intégré la brigade des sapeurs-pompiers de Paris. « Mon contrat s'est terminé il y a deux ans. Grâce à mon oncle, j'ai découvert le métier d'ambulancier. »

Pierre Malvoisin fait partie, depuis septembre, de la 3^e promotion formée à l'IFSanité Chartres. « Une formation courte et dense qui réunit des élèves de tous horizons. Le manque de personnel est énorme mais on commence à être valorisé puisque nous allons désormais être reconnus comme personnel soignant et non plus transporteur. »



Un changement de statut qui s'accompagne d'une montée en compétences : les élèves bénéficieront d'une formation sur la gestion des urgences et la psychiatrie avec un stage d'une semaine dans ce service. Sans compter les stages en milieu hospitalier qui leur permettent de découvrir le fonctionnement du système de soins.

« Pour les urgences, on travaille avec le Smur et on effectue les mêmes interventions que les pompiers. On a aussi la possibilité de devenir ensuite ambulancier Smuriste. » ■

de soins sous grande tension

LE FAIT
DU JOUR

livrent leur "diagnostic"



études dans des centres hospitaliers universitaires, qui sont toujours dans des grandes villes », explique Kandyce. « Travailler en campagne, dans un désert médical, serait une bonne occasion de voir si cela va nous plaire ou pas. »

Arthur dénonce les réformes « qui baissent un peu plus les motivations : on passe dix années de notre vie à être sélectionné en permanence pour atteindre, à nos 30 ans, un salaire d'environ 2.000 €. Cela en décourage certains. »

« Parmi les étudiants, on constate une baisse de l'attractivité de la médecine générale, de l'exercice en France et du bien-être des étudiants », souligne Tegwen, qui est président du Bureau des étudiants à l'université de Tours. « Dans les réformes de notre formation, on a l'impression de ne pas être écouté alors que nous sommes les premiers concernés. »

Généraliste... ou pas

Si la médecine générale semble moins attirer les étudiants que les autres spécialités, elle n'est pas pour autant un choix par défaut, commente Tegwen. Pour y accéder, précise-t-il, il faut arriver au milieu du tableau des EDN (épreuves dématérialisées nationales, ex-ECN épreuves classantes nationales qui permettent d'accéder à l'internat).

« Pour beaucoup d'étudiants, la médecine générale est le premier choix ; parfois le second mais ce n'est pas une spécialité vers laquelle les étudiants se dirigent à contrecœur », affirme-t-il. « Elle est plus compatible avec une

vie de famille que l'exercice en milieu hospitalier. Elle permet aussi de toucher à tout, pas à une seule branche. Elle est la pierre angulaire de la prise en charge des patients. »

Arthur dénonce encore les réformes : « L'internat court (une année de moins que les autres spécialités) faisait partie des arguments pour choisir la médecine générale. Sa popularité est aussi en déclin car on a tous en tête l'image du médecin de campagne à l'ancienne... Les jeunes veulent travailler dans les villes et les hôpitaux : les salaires et l'emploi y sont davantage garantis. »

Liberté d'installation

Les étudiants l'avouent : travailler dans un désert médical leur fait peur. « Pour moi, obliger les médecins à y exercer est un argument de moins en faveur du choix de la médecine générale », estime Arthur. « Il faudrait aller vers davantage de subventions plutôt qu'imposer des mesures coercitives. »

Tegwen confirme que c'est « une idée mal reçue par les futurs médecins : ils pensent qu'ils pratiqueront moins dans les déserts médicaux, qu'ils manqueront de superviseurs, qu'ils n'auront pas tous les spécialistes pour réaliser les examens nécessaires à leurs diagnostics. En ce sens, une maison de santé pluridisciplinaire peut être rassurante puisqu'elle réunit plusieurs professionnels et propose un suivi plus global. »

« On est un peu jeune encore, on ne se rend pas vraiment compte de ce qui nous attend », conclut Kandyce. « Mais je pense qu'on peut trouver une sorte d'équilibre entre la médecine et notre vie personnelle. On avance un pas après l'autre. Et puis, qu'est-ce que je pourrais faire d'autre sinon ? » ■

faut déjà avoir des médecins qui puissent former et veuillent former les prochaines générations », analyse

Kandyce.

Des médecins qui donnent aussi l'envie de peut-être suivre leur voie. « Nous faisons nos

« Un tiers de nos étudiants embauchés en Eure-et-Loir »

Si l'Eure-et-Loir est classé parmi les pires départements de France en matière de démographie médicale (avec une densité de 56,71 médecins pour 100.000 habitants à la fin 2022), la crise du système de santé touche aussi les infirmiers et aides-soignants.

Christophe Peters, directeur de l'Institut de formation santé de Chartres, dresse un état des lieux et détaille les mesures mises en place pour inciter les futurs soignants à rester en Eure-et-Loir.

■ **Le métier d'infirmier attire-t-il toujours les jeunes ?** Depuis que le recrutement s'effectue non plus sur concours mais via Parcoursup, les candidats sont plus nombreux. En 2022, ils étaient 6.000 à postuler dans l'un des treize instituts de formation de la région, dont environ 3.000 à Chartres, même si ce n'est pas forcément le premier choix. L'avantage de Parcoursup est d'attirer des candidats des autres régions. Nous avons plus de candidats mais aussi plus de demandes de mutation en cours de formation. Pour faire face aux besoins, nous avons proposé cent



DIRECTEUR. Christophe Peters.

places au lieu de quatre-vingt-quinze les années précédentes, à la rentrée de septembre 2022, en première année de soins infirmiers.

■ **Que deviennent vos étudiants une fois leur diplôme en poche ?** 25 à 30 % de nos étudiants infirmiers sont embauchés aux Hôpitaux de Chartres ; un tiers en Eure-et-Loir ou dans un département limitrophe et le dernier tiers dans d'autres régions. Soit les étu-

dants interrompent en cours de formation, soit ils exercent immédiatement pour la plupart, le métier qu'ils ont choisi.

■ Arrivent-ils à tenir sur la durée ?

Dans 98 % des cas, les jeunes diplômés exercent leur métier tout en sachant qu'ils ne feront pas forcément le même pendant toute leur vie. Une dizaine d'évolutions est possible. Les infirmiers qui ont plus de cinq ans d'expérience peuvent devenir cadres de santé ; d'autres s'orientent vers des postes d'infirmier coordonnateur. À Chartres, nous effectuons des briefings sur les aptitudes ou le ressenti après les stages. Des séances de bien-être : hypnose, renforcement musculaire, relaxation sont également proposées sur la base du volontariat.

■ Comment faciliter la formation des futurs soignants ?

Nous avons ouvert certaines années de nos formations d'infirmier et d'ambulancier à l'apprentissage. En janvier 2024, nous proposerons aussi quinze places d'aides-soignants en apprentissage. Cela doit permettre de répondre aux besoins

en matière de recrutement, mais aussi d'attirer des candidats de moins de 30 ans qui ont besoin d'une rémunération. Les agents hospitaliers, privés ou publics, peuvent, par ailleurs, accéder à la formation d'aide-soignant sans passer l'épreuve de sélection mais en déposant un dossier en ligne et en passant un entretien oral.

■ Les employeurs s'investissent-ils aussi pour attirer les soignants ?

Nous travaillons en étroite partenariat avec les Hôpitaux de Chartres pour faciliter les contrats pendant les années de formation. Les volontaires peuvent bénéficier d'un emploi dans un service précis, régulier et pour des jours prédéfinis. Une nouveauté, cette année, qui permet de donner une vision de la vie et du métier dans le service et de faciliter l'intégration dans une équipe. Les Hôpitaux de Chartres organisent aussi des journées de rencontres et de formation. Des évolutions sont proposées en fonction des souhaits des salariés. Les mutations sont, par ailleurs, facilitées en Eure-et-Loir, entre les hôpitaux de Chartres, Châteaudun et Dreux. ■

→ QUESTIONS À

**MARIE PAYET-CHEVALIER**

Professeur de SVT et responsable de la prépa Pass (Parcours d'accès spécifique santé) et prépa médecine au lycée Notre-Dame de Chartres.

Les études de médecine sont-elles trop sélectives ?

20 % des étudiants arrêtent entre la 2^e et la 5^e année de médecine. Ils travaillent soixante heures par semaine sans compter les stages, c'est un rythme que tout le monde ne peut pas suivre. La première année de licence Pass est comme un marathon : il faut être parmi les mieux classés au concours, qui se prépare toute l'année.

Pourquoi avoir créé une prépa spécifique ?

J'ai échoué deux fois au concours de médecine, je connais donc très bien le sujet. Nous aidons les élèves en leur donnant des méthodes de travail, en leur faisant passer des concours blancs mais nous veillons aussi à leur santé mentale et à leur bien-être. C'est un vrai coaching qui prend en compte tous les aspects de leur vie pour les aider à réussir.

La fin du numerus clausus permettra-t-elle de former tous les médecins nécessaires pour remplacer les départs à la retraite ?

Il reste encore des limites au numerus clausus car il n'y a pas assez de formateurs ni assez de stages. Quand on ferme des hôpitaux, on supprime des formateurs. Et c'est difficile de compenser avec la médecine de ville car on est confronté au problème du secret médical. ■